

Dans la tête d'une femme rangée, ou comment j'ai tué mon mari un samedi matin

Angelle Royer

1er prix régional

D'apparence sympathique, il est un prédateur redoutable, gardien d'un sanctuaire dont on ne ressort pas vivant. Charismatique, il est dictateur de son monde et tyran familial.

06h42

Vous demandez parfois comment vous allez mourir ?

Peut-être d'une mort paisible, entouré de vos proches, dans une petite maison de retraite donnant sur la côte anglaise. Peut-être serez-vous l'heureux élu d'une mort plus héroïque, le peuple se murant dans la tristesse à l'annonce de votre décès. Mais pas d'un empoisonnement aux produits ménagers quand vous tirez la chasse d'eau. C'est ridicule. C'est la première pensée qui traverse mon esprit alors que je recule d'un pas, les bras ballants. Le plan de t'éliminer, mon amour, qui s'était formé voilà maintenant il y a quelques semaines avait marché à ma grande surprise. Une dose bien calculée de détartrant WC et d'eau de Javel, une porte qui par magie ne s'ouvre plus, la cinquième symphonie de Beethoven à fond, et en moins de cinq minutes, te voilà victime d'une intoxication mortelle par inhalation prolongée. J'inspire doucement, limitant mon souffle. Le mélange entre le café matinal provenant de la cuisine et de la javel douteuse me donne une légère nausée. Je te vois pourtant mon cœur : ton corps, Serge, est bien là, affalé sur notre beau carrelage en marbre. Ton visage est contorsionné dans une expression figée, convulsée, ta bouche ridiculement crispée dans un « O » éternel au bord de l'implosion. Sache que tu es coincé au fond des toilettes comme un homard au fond d'une casserole.

Une flaque sombre s'élargit sous ton ventre, et une goutte tombe, paresseuse. Plic. Celle-ci disparaît entre les joints du carrelage. J'attends. Quelque chose. N'importe quoi, mais seul le bruit diffus du néon mal installé du miroir m'accueille. Sa lumière blanchâtre m'agresse les yeux et je referme délicatement la porte coulissante de notre salle de bain. Je tourne les talons.

07h15

J'entends Bulldozer qui aboie, ses griffes raclant contre notre porte d'entrée en vieux chêne. Imaginez un énorme chien, robuste, vaillant. Maintenant, imaginez tout le contraire. Bulldozer est le toutou de Marise, la voisine de deux portes d'à côté. Ma pudeur a toujours voulu garder une distance polie entre nous deux, mais c'est plus fort que moi, j'adore les chiens saucisses. À défaut d'être (trop) curieuse, elle est l'heureuse propriétaire d'un petit teckel joyeux et joueur et le laisse toujours gambader dans le couloir quelques minutes tôt le matin avant de partir pour son travail. Je laisse entrer son petit corps tassé, la porte de notre vieil appartement parisien couinant doucement. Il tourne en rond sur le tapis puis réclame ses habituelles caresses.

Tu n'acceptais pas les animaux dans notre antre, les décrétant comme des « inutilités sur pattes ». La pause est malheureusement de courte durée, et je me recroqueville en entendant le bruit familier de son trousseau de clefs. Je fais sortir Bulldozer en quatrième vitesse avant d'apercevoir le visage de ma voisine dans l'entrebâillement de la porte. Je la referme immédiatement, une paranoïa soudaine m'étreint la gorge. Je pense à cette chasse d'eau qui ce matin a mis fin à ta piètre existence et je t'imagines, Serge, dans ton enfer sanitaire, affalé comme une poupée de chiffon. Je te rassure mon canard, le concierge passera demain, enfin, ci d'ici-là la police n'a pas débarqué avant. Vagues du café matinal et de la javel commerciale dans le fond, je décide de me rabattre sur une émission de cuisine. C'est formidable le replay Serge.

09h03

Cette fois-ci, c'est mon voisin du dessous qui frappe à la porte. Notre immeuble a la fâcheuse tendance d'être, malgré sa splendeur intemporelle haussmannienne, de disposer d'une isolation très moyenne.

— Madame Perraud ! Vous avez une fuite ? Ça va du plafond du salon jusque sur ma moquette !

Je sais qu'il faut répondre quelque chose. Gérard est peut-être aveugle comme une taupe, mais je ne suis pas dupe, la supercherie ne durera pas longtemps. Le silence fait peur, j'avais vu ça dans un feuilleton criminel tard le soir. Serge, mon lapin, tu ne comprenais pas mon intérêt pour ce type d'émission. Tu me disais que toute femme modeste qui se respecte ne devait pas regarder des émissions trop violentes, car cela nuirait à ma délicatesse féminine. Cette phrase, rituelle, sonnait toujours comme une accusation évidente et soulignait la pénibilité de devoir toujours me remettre dans les rails. Si je ne te répondais pas, les claques venaient souvent après et alors j'éteignais la télévision, convaincue qu'il était de mon droit de me taire. Tu savais que j'étais une personne civilisée, sage dans notre bel appartement parisien du 15^e que je n'ai pas choisi, et que la peur -cette émotion si utile dans le règne animal- m'empêchait toute envie de répartie. Je réponds d'une petite voix inaudible, spasmodique pour faire plus crédible.

—Non...non monsieur Bouvanier. Ça doit être les étages d'au-dessus. Repassez plus tard, oui ?

Mentir, mentir, c'est mieux. L'ignorance, ça passe mieux que j'ai un cadavre dans ma salle de bain. Et puis mince, ça ne regarde que moi. Après tout, des tas de gens font des bêtises et ne le crient pas sur leur toit. Sauf que la bêtise en question comprend un mort, du détartrant WC et des toilettes. Je me glisse furtivement vers ton purgatoire javellisé en jetant un coup d'œil aux carreaux gris anthracite dans l'embrasure de la porte. Une minuscule traînée écarlate s'insinue entre les interstices de la céramique. Plac. Zut. Je cale ma voix et reprends un peu plus fort :

—Je regarde ça. Merci.

J'entends un grognement étouffé, des pantoufles s'éloigner traînant dans l'escalier en colimaçon. Je pars dans la cuisine et sors une éponge. Peut-être que si je frotte assez vite, assez fort, tout cela disparaîtrait.

11h27

Tu sais Serge, j'ai toujours évité qu'on se querelle. Il tenait d'une obligation presque personnelle de te servir. C'est dans mon éducation : je n'ai jamais vu mes parents se disputer. Les conflits sont toujours inutiles, usants et puérils, et pourtant les traces couleurs bleu ciel sur mon corps svelte se multipliaient à vue d'œil ces derniers mois. Je t'offrais alors un rictus niais, BCBG spécial Paris quinze. Une icône de pureté, la douceur d'une femme au foyer rassurante. Il ne fallait rien montrer aux autres, le « qu'en dira-t-on » plus fort que ma dignité propre. Au stade où mon plan meurtrier n'était qu'aux prémices, je t'imaginais encore comme un Serge aimant, fidèle, doux, voire gentil. Je délirais. Je me faisais des illusions. J'aurais dû me méfier quand tu t'étais offert un énième bolide de course, quand tu maximisais ton temps au bureau avec ta secrétaire, Manon, et encore plus quand tu revenais le soir avec la tête d'une personne ayant pour seul but de tuer lentement sa femme. C'est amusant d'ailleurs, tu ne pourras pas faire le beau, le « kéké » comme disent les jeunes, lundi matin en arrivant au boulot. Bien fait ! Marise est revenue. Contretemps dû à sa crevette de trois ans malade à la crèche. Elle veut que je garde son chien.

—Ma belle, je sais que tu es là. Pourquoi tu n'ouvres pas ? T'as une sale tête ?

Dans la salle de bain, Serge n'a plus de tête du tout.

13h12

Je suis assise sur le canapé, un sourire placide placardé sur mon visage. Marise a fini par partir, sans insister. Le teckel n'aura pas sa promenade de l'après-midi. Tant mieux, je n'ai pas la tête à jouer les voisines serviables aujourd'hui. Tu es toujours là, dans la salle de bain. Tu commences à sentir. Une odeur âcre, chimique et fauve qui s'infiltre de la porte de la salle de bain jusqu'au salon. Tu vois, tu m'enquiquines même quand tu n'es pas vivant. Je devrais faire quelque chose. Déplacer le corps. Nettoyer. Mais l'idée de te toucher, mon chéri, me donne la nausée. Tu m'as assez prise de force de ton vivant, je ne vais pas encore t'accorder ça, du moins pas tout de suite. Sur la table basse, mon téléphone vibre. Un message. Vous serez là ce soir ? Nos amis de Neuilly, un vernissage dans une galerie d'art huppée prévu depuis des semaines. Celui-ci doit avoir lieu dans une sublime construction du XVe siècle à l'allure d'un manoir anglais. Tiens, ça me fait penser que tu insistais toujours sur l'importance de l'art. Pire, tu détachais le mot comme quand on parle à une enfant de cinq ans, avec tes bras boudinés formant de grands cercles tel un goéland dépourvu de toute réflexion humaine et logique.

—Tu comprends ? tu t'exclamais, A-R-T !

Je repose mon téléphone. Ils ne comprendront pas mon absence. Je pourrais leur dire que je suis souffrante, mais il y a toujours un risque qu'ils passent.

Dans ce milieu, on ne se décommande pas sans une excuse en béton. Je me sers un verre de vin blanc. Mon reflet dans la vitre me fait face, et j'aperçois une femme soignée, rangée mais surtout un peu perdue. Je réajuste ma manche, une cicatrice récente ayant fait apparition par les soins de Serge. Toujours impeccable. Propre. Gentille.

14h52

Cette fois, c'est ma mère qui fait sonner mon téléphone. Visiblement, le monde a décidé de me joindre aujourd'hui. Je laisse sonner. Une fois, deux fois. Elle appelle toujours à cette heure-là le samedi. Une habitude bien ancrée, un rendez-vous immuable où elle me demande si je vais bien, si Serge va bien, si mon rôle d'épouse est bien tenu. Elle ignore tout. Comme tout le monde. Je me lève, attrape un torchon humide et commence à frotter nerveusement le plan de travail. Je m'acharne sur une tache invisible, un tic nerveux. Mes mains sentent le citron synthétique du produit vaisselle. C'est toujours mieux que ton corps qui sent de plus en plus fort. La sonnerie retentit à nouveau. Cette fois-ci, je décroche.

— Bonjour ma puce. Tu es là ?

La voix est douce, inquiète.

— Oui, maman.

— Tu as une drôle de voix. Tout va bien ?

Je me force à rire.

— Bien sûr. Juste fatiguée.

Elle marque un silence.

— Et Serge ? Il est là ?

Je me crispe. J'inspire.

— Il est sorti.

Mensonge facile. Mensonge habituel. Il est sorti. Il travaille. Il est occupé. Il est mort. Je raccroche rapidement sous prétexte d'un mal de tête.

16h45

J'ai essayé d'aller faire une sieste. Impossible. Je me suis changée. J'ai lavé mes mains. Lavé la table. Lavé le sol. Lavé Serge après avoir veillé à aérer la salle de bain. Il n'a pas protesté. Comment disais-tu cela déjà mon sucre ? Ah oui « erase everything to win ». C'est ça, j'efface et enlève tout. Tes phrases franglaises me faisaient sentir toute petite, et viraient souvent aux reproches quand je ne les comprenais pas, reproches aux cris et cris aux coups, une nouvelle fois. Mais mon bon Serge, tes critiques te passent par-dessus la tête : tu crois que la vie t'offre des fleurs comme ta société te paye tes voitures de fonction. Le moindre bruit me fait sursauter.

Un klaxon dans la rue, une porte qui claque, un éclat de voix. Et cette odeur : elle s'accroche à mes narines comme un parfum de fin du monde. J'ai ouvert toutes les fenêtres. Fait brûler une bougie senteur figue et bois d'oud. Tu aurais détesté. Trop féminin, trop sucré. Je fulminais à l'époque, moi la Perraud bien fragile et domptable, et plus mon visage se retrouvait tuméfié, plus un plan aux bordures lugubres se dessinaient. Figure-toi que c'est Christine, ma « putain de Christine » comme tu aimais l'appeler, qui m'a insufflé l'idée. Dans ma main, mon alliance. Je la fais tourner entre mes doigts avant de la poser sur la table. Un geste définitif. Un symbole que personne ne verra.

17h10

Gérard recommence. Cette fois-ci, il sonne et frappe en même temps avec plus d'insistance.

—Madame Perraud, votre fuite aux drôles de couleurs, c'est plus possible ! J'ai mis une bassine, mais si ça continue, je vais appeler le syndic !

Le syndic ? L'odeur du café me donne la nausée. Café. Javel. Serge. Café. Javel. Serge.

—Laissez-moi encore un moment, Gérard.

Silence.

—C'est pas de l'eau, hein ? Sa voix tremble un peu.

J'ouvre la bouche. La referme. Pas la force. Son interruption dure une éternité. Puis, il souffle un gros coup.

—Faites... ce que vous avez à faire, Madame Perraud.

Les pas s'éloignent.

19h12

Les gyrophares bleus illuminent l'appartement. Je suis restée là, attendant patiemment. L'éponge, maintenant sale, repose dans l'évier. Il reste des traces, malgré mes efforts : un meurtre ne s'efface pas comme une tache de vin sur une nappe en lin. On frappe. Trois coups fermes. Je me lève, lisse machinalement ma jupe, ajuste mon chemisier et j'ouvre la porte. Un homme en uniforme. Un regard neutre, presque ennuyé. Derrière lui, d'autres silhouettes en gilet pare-balles.

— Madame Angéline Perraud ?

C'est la première fois que quelqu'un prononce mon nom aujourd'hui. Sourire de nouveau placide. J'acquiesce. Il continue, mais je n'écoute déjà plus. Je sais ce qu'il va dire. On a reçu un signallement. Une odeur suspecte. Votre voisin du dessous... Peu importe. Il me demande de le suivre. L'air frais du soir s'engouffre dans l'entrée.

19h15

Je descends les marches lentement. Dans la cage d'escalier, l'odeur de café et de javel commerciale flotte encore. Bulldozer jappe derrière une porte close. Il va me manquer. Je passe le seuil, sors sur le trottoir. Un policier referme la portière de la voiture sur moi. À travers la vitre, je crois entrevoir la lumière du salon de Marise s'allumer. Je me rappelle les propos de Christine lors d'une discussion il y a maintenant deux semaines :

—Tu sais, Angéline, vouloir la mort de son mari est une réponse saine... un meurtre est un acte téméraire !

—C'est ça, et tu veux passer un chien pour un chat...

—« La patience est la plus héroïque des vertus, précisément parce qu'elle n'a pas la moindre apparence d'héroïsme. » disait Giacomo Leopardi, m'expliquait-elle, avant de partir dans un grand éclat de rire.

Mes joues sont creuses, mais mes yeux sont calmes. Derrière moi, le gyrophare bleuté danse sur les murs. Christine serait fière. Et juste au-dessus de mon reflet, une enseigne qui m'avait échappé affiche le nom du nouveau café en face de notre immeuble : **Courage.**

Je souris. Aujourd'hui est une victoire.